

John Ironmonger

Sans oublier la baleine



« Un grand huit intellectuel, émotionnel
et ludique. Une fable jubilatoire. »

Lire Magazine



John Ironmonger

Sans oublier la baleine

.....

À Saint-Piran, en Cornouailles, on se souvient encore du jour où un jeune homme, nu comme un vers, a été rejeté sur la plage par une baleine. Une entrée en scène des plus originales. L'ineffable Dr Books, le glaneur Kenny Kennett, Demelza, la romancière à l'eau de rose, ou encore, Polly Hocking, la pimpante épouse du vicaire : ce matin-là, tous les villageois se portent à son secours. Sans oublier la baleine, à l'arrière-plan, qui ne veut plus quitter la côte.

Personne ne sait alors pourquoi Joe Haak a fui Londres, ni ce qui le lie à l'énigmatique cétacé qui rôde dans la baie. Pourtant, petit à petit, cette curieuse arrivée bouleverse bien des choses dans le village de pêcheurs de trois cents habitants, plus familiers des homards que des citadins...

Une fable touchante portée par des personnages hauts en couleur et un humour délicieusement anglais.

**« Un conte de fées aux allures
d'apocalypse joyeuse. »** *Les Échos*

**« Plume aérienne, humour so British :
[John Ironmonger] joue habilement avec
nos maux modernes. »** *Le Figaro Magazine*

.....

John Ironmonger est né et a grandi en Afrique de l'Est. Docteur en zoologie, il fut autrefois spécialiste des sangsues d'eau douce. Il a également concouru dans une équipe visant le record du monde de vitesse de lecture de Shakespeare, traversé le Sahara dans un tacot acheté 100 £ et publié *Le Génie des coïncidences*, lauréat du prix des lecteurs Littératures Européennes de Cognac en 2015.

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

ISBN : 978-2-493816-71-9



9,90 euros
Prix TTC France

Texte intégral • Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Illustration : © Edward Bettison



SANS OUBLIER
LA BALEINE

Titre original : *Not Forgetting the Whale*

© 2015 John Ironmonger. First published in Great Britain in 2015
by Weidenfeld & Nicolson

© 2016, Éditions Stock pour la traduction française.

www.editions-stock.fr

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

Pour la présente édition :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-71-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

John Ironmonger

SANS OUBLIER
LA BALEINE

Roman

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

Stock
la cosmopolite

« Par conséquent, tout ce qui résulte d'un temps de guerre, où tout homme est l'ennemi de tout homme [...] il n'y a aucune place pour une activité laborieuse [...] aucune connaissance de la surface de la terre, aucune mesure du temps, pas d'arts, pas de lettres, pas de société, et, ce qui est le pire de tout, la crainte permanente, et le danger de mort violente ; et la vie d'un homme est solitaire, indigente, dégoûtante, animale et brève. »

Thomas Hobbes, *Léviathan**

* Traduction de Philippe Folliot. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

PREMIÈRE PARTIE

*Peux-tu attraper Léviathan
avec un crochet ?*

PROLOGUE

À Saint-Piran, on parle encore du jour où l'océan rejeta l'homme nu sur la plage, et où Kenny Kennet vit la baleine. C'était un mercredi, assurent certains. Non, un jeudi, affirment d'autres. C'était au début du mois d'octobre. Ou bien peut-être fin septembre ? Il faut dire que ces événements, et les jours, les semaines de tourmente qui suivirent remontent à presque un demi-siècle, et personne n'a songé à l'époque, ni même depuis, à les consigner. Il faut donc nous en remettre aux souvenirs, aussi fragiles soient-ils. Certains, dans le village, prétendent se rappeler le moindre détail, comme si les faits dataient d'à peine une semaine. Les récits de ces témoins, qui devaient être bien jeunes alors, s'intriquent dans un de ces ramos d'histoires qui évoquent le bel autrefois, et tous nous parlent de l'homme nu, et tous nous parlent de la baleine.

Nombre de ceux qui prirent part à ces événements nous ont quittés. Le vieux Garrow est mort

depuis longtemps. Tout comme le Dr Mallory Books, Martha Fishburne, le révérend Alvin Hocking, Jeremy Melon, et bien d'autres encore qui aidèrent à sauver la baleine. Mais leurs récits leur ont survécu et, aujourd'hui, ce sont les enfants et les petits-enfants des villageois, les voisins, les amis qui les racontent, notamment lors de la fête de la Baleine, qui se tient chaque 24 décembre dans la vieille église romane. Donc, si jamais vous trouvez un jour le chemin de Saint-Piran (chose qui n'est pas gagnée), vous entendrez à coup sûr raconter l'histoire dans les rues et dans les bars ; et si jamais vous arrêtez un ou deux villageois, et si vous les en priez, peut-être vous feront-ils asseoir sur un banc, face à l'océan, pour vous raconter toute l'histoire, celle de la baleine et de l'homme nu sur la plage. Peut-être même vous inviteront-ils à longer avec eux la très ancienne digue qui enserre le port, puis le sentier rocailleux qui contourne le cap avant de déboucher sur la plage. Là, ils vous indiqueront sans doute le rocher sur lequel était juché Kenny Kennet lorsqu'il aperçut la baleine ; ainsi que la langue de sable, à deux pas de là, où l'on découvrit le prénommé Joe. Et sans doute qu'en contemplant les rochers épars et peu engageants qui festonnent le rivage, ils s'interrogeront tout haut : « Qui pourrait flotter et dériver au milieu de tout ça sans se faire déchiquter ? »

« Ce fut une entrée en scène pour le moins originale. » Voilà en quels termes, lors de son allocution annuelle à la fête de la Baleine, Jeremy Melon, le naturaliste, présentait l'arrivée de Joe Haak à Saint-Piran. « Comptez sur Joe pour se faire déposer, nu comme un ver, sur une plage, par une baleine ! D'autres demandent leur chemin et se présentent poliment en voiture, sur le quai, en plein jour. Mais Joe ? Très peu pour lui. Joe entend faire dans le spectaculaire. Aussi, il arrive au village en pleine nuit, ni vu ni connu, puis il prend le large à la nage, et regagne le rivage en chevauchant une fichue baleine. » Là, Jeremy Melon arquait exagérément les jambes, à la façon d'un cow-boy juché sur un énorme cheval, et faisait tourner un lasso imaginaire. Chacun pouvait se représenter Joe caracolant sur sa monture géante, manœuvrant le cétacé entre les écueils rocheux et jusqu'à la grève. Tout le monde, y compris Jeremy, savait que cette belle histoire relevait, pour une large part, de l'affabulation ; il s'y nichait cependant de minuscules fragments de vérité et, souvent, il n'en faut guère plus pour appréhender la réalité. Le récit de Jeremy faisait rire même ceux qui, dans l'auditoire, avaient connu Joe Haak. Et c'était là, finalement, tout ce qui comptait. « Parfois, l'exagération dit mieux la réalité des faits que la véracité », soulignait Demelza Trevarrick, la romancière. Quant à Jeremy Melon, il avait l'impression que c'était

cette image-là de Joe Haak que Saint-Piran préférerait garder en mémoire. Le jeune homme sérieux, le petit génie de l'informatique qui avait passé sa vie devant des écrans d'ordinateurs à calculer la fin du monde ne les intéressait pas. Non plus que le jeune citadin brillant et trop gâté par la vie qui arborait des cravates en soie, conduisait des bolides et gagnait en un mois plus qu'eux-mêmes en un an. Il ne voulait pas se souvenir du Joe qu'aucun d'entre eux n'avait connu – le jeune homme perturbé, rongé de doutes, assailli par des démons, le solitaire qui préférait se tapir dans l'ombre pour combattre ses peurs intimes. Aucun de ces Joe-là n'est celui dont on commémore le souvenir à la fête de la Baleine. L'homme qu'on y célèbre était un héros. Un prophète. L'homme qui a sauvé le monde. Et quand on vit à Saint-Piran, Saint-Piran est le monde. Ainsi, les années ont passé et, aujourd'hui, il est devenu impossible de démêler la part de souvenirs authentiques des affabulations. À la fête de la Baleine, il y avait des enfants qui, pour avoir écouté le récit de Jeremy Melon, se représenteraient à jamais le jeune Joe Haak, nu, à califourchon sur une baleine, et quand tous ceux qui l'ont connu auront disparu, peut-être que ce sera cette image qui demeurera.

Le jour où Kenny Kennet vit la baleine

Ce fut Charity Cloke qui le vit la première. Tout juste dix-sept printemps cette année-là, et un teint si frais que ses joues évoquaient un glacis au miel de trèfle. On disait, à Saint-Piran, qu'elle « tardait à fleurir », mais, en un été, le délicat soleil cornouaillais et les douces brises océanes venaient justement d'effacer les dernières traces d'acné, les expressions butées et les rondeurs enfantines, et la jeune fille qui descendit à la plage avec son chien en ce matin d'octobre (à moins que ce ne fût en septembre ?) n'avait vraiment plus rien d'une adolescente. « Les floraisons tardives sont souvent les plus belles », disait Martha Fishburne. Martha était institutrice ; elle savait donc de quoi elle parlait.

Charity Cloke promenait son chien le long de la plage, sur la bande de galets qui s'étire entre le sable et les falaises, au ras des enchevêtrements d'algues abandonnés par la marée. Les quelques vacanciers d'arrière-saison susceptibles, par des températures plus clémentes, de s'aventurer dans la crique avaient préféré s'en aller crapahuter, dûment emmitouflés, sur les sentiers des falaises. La plage était pour ainsi dire déserte. À entendre les histoires qui se racontent aujourd'hui, on pourrait pourtant croire qu'il s'y trouvait la moitié du village, tant ils sont nombreux à prétendre avoir vu l'homme, ou l'avoir aidé à regagner le rivage, mais quand on fait le tri dans ces récits, et qu'on écoute attentivement qui a vu quoi, on se rend bien compte que seules cinq personnes, dont Charity Cloke, étaient sans le moindre doute présentes – six, si l'on compte l'homme nu.

Il y avait là Kenny Kennet, le glaneur, qui rôdait sur la grève en quête de moules, de crabes, de bois flottés et autres débris. Les bois flottés, en cas de trouvailles intéressantes, il les transformait en œuvres d'art qu'il vendait aux touristes l'été suivant. Les moules et les crabes, il les faisait cuire et les mangeait. Quant aux divers débris charriés par l'océan – bon, tout dépendait de ce qui se présentait.

Le vieux Garrow était lui aussi présent – *le contraire eût été étonnant*, raillait-on au village.

Par beau temps, et s'il n'y avait pas trop de vent, l'ancien pêcheur passait le plus clair de la journée assis sur un banc, bonnet enfoncé sur les oreilles, à fumer la pipe en contemplant les vagues, comme captivé par la houle, la gifle salée des embruns et les cris des goélands argentés ; peut-être, sur son banc, rêvait-il aux années où l'océan était sa vraie maison.

Aminata Chikelu, la jeune infirmière, se trouvait là également. Aminata assurait les nuits à l'hôpital communautaire de Treadangel, et le matin était donc, en un sens, le soir de sa journée. Quand le temps le permettait, Aminata décompressait en se promenant le long de l'étroit sentier qui étreint la côte. Là, la tension accumulée tout au long de la garde de nuit pouvait enfin se dissiper. « Qu'y a-t-il à faire, la nuit, dans un hôpital ? » lui demandait-on parfois. « Surveiller les malades qui dorment », répondait-elle. Des rondes – voilà ce qu'elle faisait, munie de sa torche à faible intensité, les pieds glissés dans des chaussures qui ne crissaient pas ; elle vérifiait les goutte-à-goutte, administrait les médicaments, surveillait le pouls des patients de longue durée, des personnes âgées et (souvent) mourantes. Peu d'entre nous cohabitent aussi intimement avec la mort que les infirmières ; et la côte de Cornouailles, vous aurait dit Aminata, était un de ces lieux où les gens venaient pour mourir. Il en existe de pires, où passer le crépuscule de sa

vie. Mais quel retraits imaginerait, en quittant son domicile citadin pour une modeste maisonnette en bord de mer, qu'il exhalerait son dernier souffle dans l'espace aseptisé d'une salle d'hôpital surchauffée, sans personne pour lui tenir la main ou assister à son départ, excepté une svelte infirmière sénégalaise ? Même ceux auxquels l'imagination ne fait pas défaut peineraient peut-être à se représenter plus belle physionomie, ou voix plus douce, ou mains plus chaudes pour faciliter leur trépas. Mère Nature avait doté Aminata Chikelu de cette carnation café au lait qui laissait deviner un cocktail de gènes – un peu d'Afrique, une pincée d'Europe et un zeste d'allez savoir quoi d'autre ; ces ascendances métissées l'avaient lotie de traits qui se combinaient à la perfection : des yeux sombres subsahariens, une luxuriante chevelure tressée et enrubannée, un petit nez celtique, et un envoûtant sourire de bohémienne.

Une dernière personne était présente sur les lieux ce matin-là : Jeremy Melon, le naturaliste et écrivain. Reconnaisable à sa silhouette maigre, singulière, Jeremy, à l'en croire, était descendu à la plage en quête d'inspiration. S'il lui arrivait de dresser un chevalet et de barbouiller une aquarelle, ce mode d'expression n'avait cependant jamais été spécialement son truc. Son truc à lui, c'était les mots. Les histoires. Le plus souvent, à marée basse, il longeait la plage, contemplait

les créatures piégées dans les flaques et imaginait l'histoire de leur existence. Qu'il doit être étrange pour un ver, un poisson ou un coquillage, d'être laissé pour compte dans une flaque, songeait-il. À marée haute, on vit en symbiose avec l'immense océan qui ceint la planète. On va et vient à sa guise. Il suffit d'une vague pour prendre le large, pour flotter ou nager jusqu'à Port Nevis, ou entreprendre la traversée jusqu'à Tahiti. Puis, d'un coup d'un seul, on se retrouve sur le carreau ; la mer s'est retirée et nous voilà en rade dans quelques centimètres d'eau, oubliés au fond d'une marmite, à la merci des pouvoirs desséchants du soleil, ou de tous les Kenny Kennet susceptibles de nous jeter dans leur seau puis de nous passer à la casserole. Un jour, il pourrait écrire cette histoire, se disait Jeremy Melon.

Six personnes, donc, et un chien ; la sixième, étendue sur le dos, dans le plus simple appareil, avait toute l'apparence d'un noyé.

Les gens demandaient à Charity Cloke : « Était-il aussi beau... tu sais bien... en bas ? », et ils baissaient brièvement le regard pour lever toute ambiguïté quant au sens, pourtant transparent, de leur question. Charity leur répondait d'un sourire évasif, et ses joues couleur miel rosissaient. « Je n'en sais rien », disait-elle avec un imperceptible haussement de sourcils – heureuse de détenir une information de nature si intime, mais jamais encline à la partager.

Beaucoup s'accorderaient à dire qu'au-dessus de la ceinture, l'homme découvert sur le sable était beau. Sa chair glacée, au sortir de l'eau, était comme translucide ; sous le pâle parchemin de la peau, le bleu des veines évoquait le tracé d'une carte secrète, et les mèches éparses rabattues sur son visage, le blé détrempe après l'orage. Mais ce que les villageois qui cuisinaient Charity Cloke savaient déjà (les rumeurs, à cet égard, avaient été sans équivoque), c'est que le naufragé avait présenté, ce jour-là, un phénomène physiologique plutôt inhabituel pour un homme tout juste extrait d'une eau très froide. Lorsqu'il expliquerait ce phénomène à Charity, le Dr Mallory Books utiliserait le terme médical idoine. L'homme de l'océan, lui dirait-il, était « priapique ». L'eau froide pouvait induire, dans certaines circonstances, une vasodilatation susceptible de provoquer la réaction que la jeune fille avait observée. Cette tumescence était involontaire, la rassurerait le Dr Books. « Et généralement éphémère », ajouterait-il. Effectivement, peu après l'arrivée du naufragé dans le petit cabinet médical de Fish Street, l'effet du froid s'était estompé, l'érection s'était affaissée et la jeune Charity Cloke n'avait pas eu à rougir davantage.

Si vous aviez été de passage à Saint-Piran à l'époque des faits, vous auriez pu reconstituer la séquence d'événements survenus en ce jour d'automne, tant à la plage que dans le village, en

superposant les différents récits. Vous auriez pu compléter cette intrigue avec le compte-rendu de Casey Limber, le ramardeur, ainsi que ceux du Dr Books et du vieux Garrow. L'un dans l'autre, vous auriez été en mesure, sans grand risque d'erreur, de démêler le déroulé réel des événements de ce jour qui marqua le début de toute l'histoire.

On pourrait commencer par s'intéresser à Kenny Kennet, le glaneur, qui, avec son barda de sacs en plastique, d'épuisettes et autre bric-à-brac, faisait le ménage entre les rochers, tout au bout de la plage, vers l'est. Ces rochers, il les connaissait comme sa poche. Dans sa quête de trésors rejetés par la mer, il ratissait cette crique, ainsi qu'une dizaine d'autres alentour, depuis dix ou quinze ans ; depuis, à l'en croire, qu'il avait laissé tomber l'école. Ses cheveux, qu'il coupait rarement, étaient torsadés à la façon de dreadlocks, raides comme des bouts de corde et décolorés par le sel et le vent ; maintenant que les journées fraîchissaient, il couvrait cette turbulente chevelure d'un képi de gendarme en toile. Son jean, dégoté chez Oxfam, était roulé jusqu'aux genoux et il arborait ce jour-là un tee-shirt Guinness, ainsi qu'une écharpe en coton superflue. Alors qu'il était ployé, en train d'arracher des moules à leur rocher de la lame émoussée d'un canif, subitement, il se redressa, escalada les reliefs du cap sur quelque trois mètres et, du haut de cette position imprenable, embrassa l'océan du regard.

Que cherchait-il ? « Rien en particulier », dirait-il plus tard. Il le fit, c'est tout. Peut-être espérait-il apercevoir des débris à la dérive, des flotteurs, qu'il pourrait revendre aux pêcheurs de homards pour le prix d'une chope de bière, ou des lambeaux de filet qu'il pourrait rapporter à Casey Limber.

Toujours est-il qu'il aperçut la baleine.

De prime abord, il aurait pu s'agir d'un dauphin. Voire d'un veau marin. On ne distinguait, par intermittence, qu'une ombre sous les vagues, comme s'il s'était trouvé à cet endroit la carcasse vert-de-gris d'une très vieille épave, qui tanguait imperceptiblement et absorbait la lumière. Un peu, songea Kenny sur l'instant, comme si, en agitant une main devant le soleil, quelqu'un avait précipité une tranche d'obscurité dans les fonds marins. Et puis, sans provoquer guère plus qu'une ride à la surface, le colosse s'enfonça dans l'eau et disparut.

Autour du cap, les fonds étaient profonds. Kenny Kennet le savait, mais jamais il n'avait observé de dauphin s'aventurer si près des côtes. Il scruta la portion d'océan devant lui, en s'interrogeant sur ce qu'il avait vu, ou pas. C'était sûrement un dauphin, songea-t-il. À moins... à moins que ce n'ait été une baleine ? Là où se trouvait un instant plus tôt la forme géante, la surface de l'eau s'était parée d'une luisance, comme si on l'avait recouverte d'une très mince

plaque de verre. Le glaneur se détourna, au cas où quelqu'un, un promeneur, aurait pu confirmer ce qu'il avait vu. Et à une centaine de mètres de là, il avisa Charity et son caniche.

« Hé ! cria Kenny en gesticulant. Hé ! »

Les cris attirèrent l'attention de Charity Cloke, et celle d'Aminata Chikelu, qui marchait sur le sentier, un peu en hauteur, mais alertèrent également Jeremy Melon, qui explorait les flaques.

« Hé ! Je crois que j'ai vu une baleine !

— Une quoi ? » cria Charity. Jeremy et Aminata se trouvaient bien trop loin pour participer à la conversation.

« Une baleine. » Kenny fit signe à la jeune fille de le rejoindre.

Charity Cloke courut en direction du cap. Une fois la plage traversée, il restait à négocier plusieurs rochers éparpillés comme des postillons sur le rivage.

« Vite ! » Kenny distinguait à nouveau la forme qui émergeait lentement des profondeurs.

« J'arrive ! » Charity, qui contournait un harpon rocheux incrusté de bernacles, se cramponna des deux mains pour assurer son équilibre.

« Vite ! »

Le léviathan remontait à la surface, provoquant comme un brutal mouvement de marée tandis qu'un puissant jaillissement d'écume et de mousse s'élevait le long de ses flancs. Sa forme, qu'on pouvait maintenant discerner, évoquait celle d'un

ballon de barrage à l'enveloppe striée, souple, ondoyante. Un sous-marin ? Le doute qui effleura Kenny se dissipa sitôt que le colossal dos gris du cétacé creva les eaux et que, avec un reniflement monstrueux, un geyser monta de ses événements.

« Oh mon Dieu ! »

À quelques mètres du rivage, Charity Cloke se mit à hurler.

« Tout va bien ! la rassura à tue-tête le glaneur sans pouvoir détacher les yeux de l'animal. Elle ne te fera pas de mal. »

Mais la baleine n'était pour rien dans les hurlements de Charity.

Ce n'était pas la nudité de l'homme qui lui avait arraché ces cris, dirait-elle plus tard. Non plus que son érection proéminente – son « état priapique », pour reprendre les termes du Dr Books. « J'étais simplement sous le choc, expliquait-elle. J'ai contourné ce rocher, et il était... étendu là. J'ai cru qu'il était mort. »

Mort, il ne l'était peut-être pas, mais son corps était à l'évidence très froid, raide et inerte. Jeremy Melon arriva le second sur les lieux et parut, s'il était possible, encore plus retourné que Charity. Puis Kenny descendit de son rocher, encore sous l'effet de sa rencontre avec la baleine.

« C'est quoi ce... ? »

— Je crois qu'il est mort », dit Charity.

Ils étaient trois, maintenant, à observer le corps étendu sur le sable, et aucun d'eux n'osait le toucher,

cloués qu'ils étaient par le choc. La fameuse paralysie de l'indécision. Ce qu'ils avaient sous les yeux était un homme... indiscutablement ; la spectaculaire tumescence en était la preuve ; cependant, à cause de sa peau livide et râpée par le sable, Charity l'avait d'abord pris pour un marsouin. Ou un phoque. Ou le cadavre d'une quelconque créature marine, dragué par les courants jusqu'à la surface avant d'être rejeté tel un débris sur la plage.

« C'est qui ? demanda Kenny, comme si l'information pouvait leur être de quelque secours.

— Je ne l'ai jamais vu », dit Charity.

Jeremy secoua lentement la tête. « Moi non plus.

— Devrions-nous lui faire... » Charity s'interrompit.

« Faire quoi ?

— Du... bouche-à-bouche ? »

Il y eut un silence gêné. Aucun des deux hommes ne semblait impatient d'administrer un tel traitement.

« Bon, je m'en charge », décida Jeremy après un moment, en tombant à genoux.

— Non, je m'en occupe », lança une voix derrière eux. Aminata l'infirmière, les joues rouges d'avoir traversé la plage en courant, arrivait à leur hauteur. Elle les écarta et se laissa choir sur le sable. « Tenez-lui les bras. »

Ils s'exécutèrent. En plus d'être glacé, le naufragé était trempé jusqu'aux os ; il n'était échoué

que depuis peu. Peut-être était-ce la puissance de l'onde soulevée par la baleine qui l'avait poussé jusqu'au rivage.

« Retournez-le sur le ventre. Il faut lui vider les poumons. »

Le sauvetage s'était mué en travail d'équipe. Ils retournèrent le corps, sans se soucier de l'impact de la manœuvre sur l'érection. Aminata écrasa les paumes sur le dos de l'homme, et pesa de tout son poids. Un crachotement jaillit de sa bouche. Elle pressa une nouvelle fois. L'homme exhala un borborygme, comme s'il s'étouffait.

« Je pense qu'il est vivant, dit Aminata. Il n'y avait pas beaucoup d'eau dans ses poumons. Retournez-le sur le dos. »

Maladroitement, ils obtempérèrent.

« Il me semble qu'il respire, dit Kenny.

— Assurons-nous-en. » L'infirmière pinça les narines de l'homme, arrondit les lèvres autour de sa bouche et souffla dans ses poumons. La poitrine du noyé se souleva, puis s'affaissa. Aminata réitéra l'opération.

« Il respire. C'est sûr et certain, affirma Jeremy.

— Encore une fois. » Et une autre salve de tiède air sénégalais s'engouffra dans les alvéoles froides du noyé qui n'était pas mort. Ce coup-ci, quand Aminata relâcha l'homme, laissant son corps s'affaïsser lentement, on aurait dit que leurs lèvres répugnaient à se séparer, comme lorsque deux amants échangent un baiser d'adieu vibrant d'urgence.

« Il est frigorifié, observa Charity.

— C'est grâce au froid qu'il est encore en vie, dit Aminata en commençant à retirer son manteau. Mais maintenant il faut le réchauffer. Enveloppez-le là-dedans.

— D'où arrive-t-il ? demanda Kenny.

— Est-ce important ? Allons, aidez-moi.

— Il lui faudrait... un pantalon, suggéra timidement Charity.

— Je ne vais pas lui donner le mien ! protesta Kenny.

— Je lui passe le mien. » Jeremy défit sa ceinture. « Soyez sans crainte. Je suis décent.

— Plus décent que lui », pronostiqua Aminata.

Ils tirèrent le pantalon le long des jambes mouillées du naufragé, sous le regard attentif de Jeremy, en coupe-vent et caleçon. « Maintenant, dit-il, nous ferions mieux de l'emmener chez le Dr Books. »

Le vieux Garrow, qui bourrait sa pipe, assis sur son caillou, observa le quatuor batailler pour soulever l'homme. Dans un premier temps, chaque sauveteur empoigna un membre, mais ce corps qui pendouillait entre eux comme un sac entravait leur marche. Ils s'arrêtèrent et nouèrent leurs bras en panier de part et d'autre du corps. L'attelage manquait d'élégance, mais il avançait plus facilement.

Le vieux Garrow tapa sa pipe sur le rocher. « Z'avez vu cette baleine ? lança-t-il, tandis que